

Balzac le fataliste ? Matérialisme historique et violence matérielle dans *Sur Catherine de Médicis* et *Le Réquisitionnaire*

L'un des enjeux principaux du matérialisme tel qu'il est représenté dans les œuvres de Diderot et de Spinoza réside dans l'importance accordée à l'être humain à l'intérieur d'un système régi par la Nature et par Dieu. Selon Yves Charles Zarka, cette importance peut être des plus variables, allant de l'autonomie à l'assujettissement, ce qui représenterait les deux voies du matérialisme. Comme le précise Zarka : « Au schéma historico-nécessaire où la structure générale précède les éléments, leur impose leur nécessité et ne leur laisse aucune autonomie, s'oppose le schéma historico-aléatoire qui marque le caractère contingent de la rencontre des éléments et de la prise entre eux¹ ». Ces deux voies se conjuguent et s'opposent dans le texte paradoxal et parodique qu'est *Jacques le fataliste*, où la notion de « l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir² » se trouve mise en cause par le fortuit et l'aléatoire, la première phrase du texte étant : « Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde³. » Ce ballotement entre le nécessaire et le contingent profite cependant à l'auteur de *Jacques*, qui, lui, contrôle, assume et se réjouit de la nécessité de l'arbitraire ou de l'arbitraire de la nécessité : « Il ne tiendrait qu'à moi d'arrêter ce cabriolet, et d'en faire sortir [...] une suite d'événements [...] ; mais je dédaigne toutes ces ressources-là, je vois seulement qu'avec un peu d'imagination et de style, rien n'est plus aisé que de filer un roman⁴. » Quelque paradoxales que soient ces deux voies du matérialisme, leur mise en regard textuelle donne donc à l'écrivain un prestige et un pouvoir incontestables⁵.

Pour d'autres critiques, qui, comme Pascal Charbonnat, mettent l'accent un peu moins sur la contingence et sur les schémas historico-aléatoires, le matérialisme réside, plutôt, dans une nature *matérielle* qui « se suffit à elle-même et suffit à expliquer toutes choses⁶ ». Cette prééminence de la nature matérielle se justifie non pas en termes de désir de consommation – le matérialisme pratique incarné par un personnage tel que lady Dudley⁷ – mais par le fait que, selon Athanase Voussaris, nature et matière incarnent « [le] mouvement qu'imprime Dieu au monde⁸ ». Conjuguant l'âme, « substance matérielle pensante », et sa manifestation tout aussi matérielle, la volonté⁹, matière et nature se caractérisent donc par une dynamique, voire par une téléologie¹⁰. Comme le précise Pascal Charbonnat : « Est matériel ce qui est changeant, c'est-à-dire ce qui est doté d'énergie », et, plus précisément encore, pour le matérialisme : « toute entité réelle est mouvante et porte en germe les ressorts de sa propre transformation¹¹. » Le caractère essentiel du matérialisme est donc, selon Voussaris,

¹ Yves Charles Zarka, « Préface », in *Matérialistes français du XVIII^e siècle. La Mettrie, Helvétius, d'Holbach*, resp. Sophie Audidière et al, Paris, PUF, 2006, p. X.

² Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, Paris, Livre de Poche, 1962, p. 182.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 239.

⁵ Diderot prétend toutefois que *Jacques* n'est nullement un roman : « je n'aime pas les romans, à moins que ce ne soient ceux de Richardson. Je fais l'histoire [...] ». (*Op.cit.*, p. 239).

⁶ Pascal Charbonnat, *Histoire des philosophies matérialistes*, Paris, Syllepse, 2007, p. 18.

⁷ Voir *CH*, IX, p. 1144-49. Sur le matérialisme pratique chez Balzac, voir également Hélène Gomart, *Les Opérations financières dans le roman réaliste. Lectures de Balzac et de Zola*, Paris, Champion, 2004 et l'article de Françoise Mélonio dans ce volume.

⁸ Athanase Voussaris, « Du "Discours sur l'immortalité de l'âme" de Balzac », *L'Année balzacienne*, 1993, p. 126.

⁹ *Ibid.*, p. 92, 126.

¹⁰ L'un des grands leitmotifs de *La Comédie humaine* est bien sûr l'opposition entre le mouvement et la résistance : voir par exemple *Louis Lambert*, *CH*, XI, 689-90.

¹¹ Pascal Charbonnat, *op. cit.*, p. 21, 31.

*l'automotricité*¹. Le propre du matérialisme est donc un mouvement qui se reproduit et se démultiplie et dont il incombe de décrire le parcours et de dépister le sens. Le texte, comme la matière où elle se ressource, est, forcément, – et voilà la nécessité matérialiste – « une substance matérielle pensante² ». Réunissant fond et forme, l'histoire matérialisée dans le texte retrace le mouvement matérialiste de l'Histoire. Là encore, donc, le rôle de l'écrivain devient prééminent, car c'est l'écrivain – matérialiste – qui se fera l'exégète et le concepteur du matérialisme de l'Histoire³.

Comme nous le montre très clairement Athanase Voussaris dans son étude du *Discours sur l'immortalité de l'âme* de Balzac, l'une des caractéristiques de la posture matérialiste est de traiter l'âme de « substance matérielle pensante » et de mettre en équivalence matière et pensée, pensée et matière⁴. Comme on voit à maintes reprises chez Balzac, par exemple dans *Louis Lambert*, la pensée est « une puissance toute physique, accompagnée de ses incommensurables générations » qui représente donc « une nouvelle Humanité sous une autre forme » (CH, XI, 633). Il s'ensuit de la matérialité de la pensée que la pensée est une véritable force, qui véhicule une énergie et même une violence toute particulière. Ainsi lit-on vers la fin du *Discours sur l'immortalité de l'âme* : « On ne peut pas se refuser à donner à la pensée une force très active et dont les conséquences produisent des effets physiques. Les massacres des Vêpres siciliennes, de la Saint-Barthélemy et de la Révolution française comme de toutes les révolutions sont le résultat d'une certaine masse d'idées » (OD, I, 560). Il s'ensuit donc également que la trame d'une Histoire – et d'une histoire – matérialistes, et qui incarne et véhicule un enchaînement d'idées, est à rechercher dans un enchaînement d'actes ou d'événements violents, tels que la Saint-Barthélemy et la Révolution française. La Saint-Barthélemy et la Révolution française sont des événements emblématiques qui véhiculent le mouvement de l'Histoire et, reliés non seulement par leur parenté évidente mais par leur automotricité partagée, donne à cette histoire une dynamique et un sens. Histoire, violence et idées forment donc à la fois une unité et une téléologie. Comme Calvin le constate dans *Sur Catherine de Médicis* : « Les idées ne poussent qu'arrosées avec du sang ! » (CH, XI, 348).

Étant donné que les liens entre histoire, idées et violence sont des plus explicites dans les deux premiers épisodes de *Sur Catherine de Médicis* – « Le Martyr calviniste » et « La Confiance des Ruggieri » – et étant donné que, dans un troisième épisode, « Les Deux rêves⁵ », les guerres de religion sont, justement, reliées à la Révolution et à la Terreur – on a intérêt à analyser cet ensemble important pour voir dans quelle mesure il illustrerait « une puissance toute physique accompagnée de ses incommensurables générations » et « une nouvelle Humanité sous une autre forme ». Dans quelle mesure, et à quels effets, *Sur Catherine de Médicis* illustrerait-il une vision matérialiste de l'Histoire, et, qui plus est, une Histoire où matérialisme et violence sont inséparables ? La violence dans *Sur Catherine de Médicis* représente-t-elle forcément une vision matérialiste de l'Histoire ? Ou la violence du texte ferait-elle preuve plutôt d'un écrivain qui, comme dans *Jaques le fataliste*, fait feu de tout bois, y compris le bois avec lequel on supplicie les membres du martyr calviniste, pour donner à l'Histoire une cohérence rétrospective et sciemment fictive ? En d'autres termes, *Sur Catherine de Médicis* représente-t-il un Balzac historien matérialiste ou bien un Balzac

¹ Athanase Voussaris, *op. cit.*, p. 99, 126.

² *Ibid.*, p. 92.

³ Selon André Wurmser, « Que Balzac dise vrai ou qu'il divague, c'est toujours en rationaliste, en matérialiste, qu'il argumente, explique, expose, et cette attitude détermine la nature de son œuvre » (*La Comédie inhumaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 253).

⁴ *Op.cit.*, p. 92, 108. Voir également Boris Lyon-Caen, *Balzac et la comédie des signes. Essai sur une expérience de pensée*, Paris, PUV, 2006, p. 109 : « Car les idées sont choses concrètes. »

⁵ On sait que l'ordre des textes qui constituent *Sur Catherine de Médicis* est à l'inverse de l'ordre de leur composition, « Le Martyr calviniste » étant de 1841, « Le Secret des Ruggieri » étant de 1836 et « Les Deux rêves » étant de 1830. Voir Nicole Cazauran, « Introduction », CH, XI, 141.

romancier fataliste ? Et pour terminer cette étude, on se penchera sur un autre texte dont la violence est à la fois nécessaire et contingente, et qui, comme *Sur Catherine de Médicis*, relie cette violence aux souffrances d'une – même – la violence révolutionnaire du *Réquisitionnaire*.

Dans *Sur Catherine de Médicis* sont évoqués quatre grands événements violents – le supplice du martyr calviniste, Christophe Lecamus ; les exécutions d'Amboise, en présence de la famille royale ; la Saint-Barthélemy qui, pour ne pas figurer dans le récit, y sera néanmoins mentionnée à maintes reprises ; la Terreur. Pour reprendre ces événements dans leur ordre chronologique, sinon selon leur ordre de publication¹, penchons-nous sur la curieuse histoire de Christophe, « ardent jeune homme de vingt deux ans » (*CH*, XI, 213) et qui, d'après Balzac, représente « le Peuple qui se dévoue, qui se bat et qui se laisse tromper » (*CH*, XI, 217). On voit que, dès son introduction, le personnage de Christophe présage, comme Michu dans *Une ténébreuse affaire*, une violence à la fois personnelle et historique, mais que, à la différence de Michu, la violence qui atteint Christophe provient tout autant de lui-même que de son époque. La violence faite à Christophe est à la fois imposée et volontaire, incontournable et voulue. Si Christophe survit sans se trahir à la question extraordinaire, impressionnant par son courage ses geôliers, le duc de Lorraine et Catherine elle-même (*CH*, XI, 294-95), c'est en partie grâce à sa volonté maintenue par « une excessive exaltation » (*CH*, XI, 217). Dès ce supplice, donc, qui a été vraisemblablement inventé par Balzac², la violence « historique » s'avère être à la fois nécessaire et contingente – matérialiste dans le sens que la violence historique s'imprègne dans les membres broyés du jeune martyr, mais choisie et assumée dans la mesure où Christophe s'en remet, s'en trouve valorisé, et se (re-)convertit à la foi même qui l'a si durement éprouvé. Dès cette épreuve étonnante, il semble donc que le constat de Calvin se trouve confirmé, même si c'est à rebours de ses intentions, et que les idées ne poussent en effet qu'arrosées avec du sang. Promu par Catherine et le roi eux-mêmes, le calviniste se mue en catholique et l'homme du Peuple se mue en bourgeois³ et en conseiller au Parlement. La violence matérialiste inscrite sur le corps de Christophe s'avère en effet matrice d'idées nouvelles – fondatrice d'une nouvelle famille, régénératrice d'une classe sociale et instigatrice de « la célèbre maison parlementaire des Lecamus » (*CH*, XI, 372). La violence matérialiste qui s'inscrit dans et sur le corps de Christophe s'inscrit d'ailleurs au centre de l'Histoire et de l'histoire, confirmant, encore une fois, l'indissolubilité de la violence et du texte matérialistes. Texte-corps, texte-histoire et texte-violence sont tous les trois explicitement liés dans ce que Balzac appelle dans son *Introduction* à *Sur Catherine de Médicis*, « [le] système actuel de la politique matérialiste » (*CH*, XI, 170).

Passons maintenant à une autre étape dans les relations entre la violence et une politique et une histoire matérialistes – à la Saint-Barthélemy, bel et bien évoquée dans *Sur Catherine de Médicis* mais, comme on sait, également passé sous silence puisque le premier épisode, « Le Martyr calviniste », se déroule avant ce soir inoubliable tandis que le deuxième épisode, « La Confiance des Ruggieri », s'ouvre plus d'un an après, vers la fin du mois d'octobre 1573. Même si les exécutions d'Amboise sont présentées dans toute leur horreur – grâce en

¹ Voir la note précédente.

² Voir *CH*, XI, p. 1321 (note 2 à la page 289).

³ Voir *CH*, XI, 215 et la note 2, 1352 : « il [Christophe] est devenu, à l'épreuve, le bourgeois prudent dont on pouvait déjà deviner les traits chez le jeune enthousiaste d'abord si dévoué à Chaudieu et à sa cause. » Christophe présage-t-il donc quand même le matérialisme pratique de Lady Dudley mentionné ci-dessus et « le bourgeois moderne » qu'est devenu Oscar Husson, « homme ordinaire, doux et sans prétention et se tenant toujours, comme son gouvernement, dans un juste milieu » (*CH*, I, 887) ? Dans l'affirmative, Christophe anticiperait, sous un jour plutôt positif, l'homme matérialiste de la monarchie de Juillet. Comme nous avons déjà vu, au début Christophe représentait plutôt « le Peuple » (*CH*, XI, 216).

partie à la présence non seulement de la famille royale mais aussi du père de Christophe qui tremble de voir son fils dans le peloton des condamnés – l’escamotage relatif de la Saint-Barthélemy peut donner l’impression que Balzac préfère omettre un chaînon capital dans l’enchaînement matérialiste de l’histoire plutôt que de faire de Catherine de Médicis un de ces « personnage[s] ogresque[s] » que se crée trop complaisamment le peuple (*CH*, XI, 168)¹. À la différence de *La Reine Margot* et de la *Chronique du règne de Charles IX*, Balzac remplacerait en quelque sorte les massacres de la Saint-Barthélemy par le supplice plus circonscrit et plus héroïque de Christophe Lecamus. Le supplice de Christophe préfigure « les flots de sang d’une longue lutte » (*CH*, XI, 275) anticipés par Catherine mais sa conduite postérieure le protège du sacrifice ultime : « les événements postérieurs donnèrent gain de cause au vieux syndic. Christophe n’aurait certes pas échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy, ses richesses et sa terre l’eussent désigné aux meurtriers » (*CH*, XI, 372). Tout en annonçant les flots de sang à venir, le supplice de Christophe montre donc aussi la manière d’y échapper. On dirait que les calculs de la bourgeoisie arriviste, secondés par la générosité de Catherine et de Charles IX qui soupent en famille avec les Lecamus, se conjuguent pour mettre en échec, tout au moins ponctuellement, le matérialisme violent de l’histoire. Et plutôt que d’être une ogresse, Catherine se mue en fée bienfaitrice, en marraine gâteau.

Comme toujours chez Balzac, toutefois, il y a un envers de l’histoire même si elle semble par moments un tout petit moins matérialiste. Car si Christophe échappe à la fatalité de l’histoire, ce n’est nullement le cas pour d’autres, tel que le jeune Téligny, « qui devait périr si misérablement à la Saint-Barthélemy » (*CH*, XI, 280) et tel que l’amiral Coligny : « Lors de la Saint-Barthélemy, la populace fit au cadavre de Coligny, qui resta pendu pendant trois jours à Montfaucon, une horrible épigramme en lui mettant un cure-dents grotesque à la bouche » (*CH*, XI, 357). Encore une fois, donc, la violence historique matérielle s’inscrit sur un corps, que ce soit le fait d’un tortionnaire ou d’un peuple en furie. Car ce qui importe ici est non pas les soi-disant exceptions à ce qui est « écrit là-haut » comme peut-être Christophe mais, comme dans *Jacques le fataliste*, l’arbitraire de cette fatalité ou la fatalité de l’arbitraire. La fatalité est d’autant plus fatale qu’elle est paradoxale, à la fois prévisible et imprévisible : on voit à la cour de Charles IX « les gens qui devaient, six mois après, se battre à outrance et se faire une guerre acharnée [...] se parler avec courtoisie et plaisanter » (*CH*, XI, 358). Ce mélange ou cette alternance de nécessité et d’arbitraire frappe également la Saint-Barthélemy elle-même, à la fois un honneur pour le duc d’Anjou (*CH*, XI, 385), une horreur pour Catherine de Médicis (*CH*, XI, 387), et, comble de fatalité paradoxale, une inutilité pour Charles IX (*CH*, XI, 390) mais « une grande conception » pour Laurent Ruggieri (*CH*, XI, p. 435). Plutôt que d’amoinrir le matérialisme historique de la Saint-Barthélemy, son omission du texte lui permet donc d’être partout et nulle part, qu’on soit en amont ou en aval de l’événement lui-même. En étant à la fois en amont et en aval, l’événement régit passé, présent et avenir², et cela d’autant plus fatalement que personne ne semble en être responsable, même pas Catherine de Médicis, en dépit de son volontarisme politique. Complétant et agrandissant le supplice tout à fait ponctuel, particulier et éventuellement rachetable de Christophe Lecamus, le massacre de la Saint-Barthélemy est, matérialisme oblige, de tous les temps et de toute l’histoire, et de tous les responsables ou irresponsables politiques. Car en résumant à la fois l’avenir du « Martyr calviniste » et le passé de « La Confidence des Ruggieri », et en

¹ Selon Pierre Lepape, la péjoration dont souffre Catherine continue de nos jours : « De Catherine de Médicis, il n’y a jamais eu de reine exerçant le pouvoir en France sans que cela entraîne des troubles, des affrontements et des frondes. Les libelles ne cessent de tracer des parallèles entre Marie-Antoinette et Catherine de Médicis, l’« empoisonneuse », l’autre reine haïe » (« Les Torchons contre Toinette », *Télérama hors série : Marie Antoinette. Une jeune fille dans l’arène*, [2008], p. 43).

² Leitmotiv cher à Balzac. Voir par exemple *Mémoires de deux jeunes mariées*, *CH*, I, 273-74 : « Ce qui me surprend chaque jour davantage, est l’activité que l’amour donne à la vie. [...] On vit aux trois temps du verbe. »

étant ici à la fois le fait de personne et de tout le monde, la Saint-Barthélemy contribue singulièrement et globalement, et *par son omission même*, à une vision violemment automotrice de l'histoire.

Et Catherine de Médicis dans tout ceci ? Quel serait le rapport entre le matérialisme historique et la politique volontariste de Catherine de Médicis ? Même pour Balzac, qui cherche à la disculper de sa réputation d'ogresse, réputation qu'elle reconnaît elle-même dans « Les Deux rêves » (*CH*, XI, 453), les interventions de Catherine butent sur un concours de circonstances historiques qui, souvent et en grande partie, la dépassent. Nous lisons donc déjà dans « Le Martyr calviniste » :

On commençait à prendre l'habitude des troubles, des brusques révolutions, des prises d'armes, des rébellions, des grands événements subits qui marquèrent la longue période pendant laquelle la maison de Valois s'éteignit, malgré les efforts de la reine Catherine (*CH*, XI, 328)¹.

Ainsi lit-on aussi dans « La Confiance des Ruggieri » : « Par la force de ses combinaisons, Catherine était au-dessus de toutes les circonstances ; mais elle ne pouvait rien contre une violence subite » (*CH*, XI, 380). Même si, selon Leonie Frieda, c'est Catherine qui a assuré l'avenir de la monarchie française, du moins jusqu'à la Révolution², elle doit taire ce rôle qui reste donc discret et incertain : comme elle en convient elle-même, elle est « comme l'anneau visible d'une chaîne inconnue » (*CH*, XI, 453). Plutôt que d'assumer la responsabilité de l'histoire, Catherine ne fait qu'être l'une de ses porte-parole, voire l'un de ses instruments. Qui plus est, en tant que régente et en tant qu'étrangère, Catherine agit, forcément, par identités et par personnes interposées – à la place des rois et à la place des Français. Le fait qu'elle ait recours à d'autres étrangers, les Ruggieri, avant d'intervenir, montre à quel point elle dépend d'idées « étrangères » qui, proviennent d'un au-delà indirect, opaque et alambiqué : le savoir des alchimistes et des nécromanciens³. Là aussi Catherine reconnaît la fatalité d'une histoire dont elle ne voit que confusément les rouages et dont elle peine à maîtriser le déroulement. Plutôt que de diriger les événements, elle s'évertue tout simplement à les prévoir, à en profiter et à les faire porter. Voilà donc enfin le rôle d'une mère, qu'elle soit mère de rois ou « mère des armées et des empires » (*CH*, XI, 407) – de prévoir à la place des autres et d'être la porteuse d'une histoire qui la précède et qui continuera après et sans elle.

La troisième et dernière partie de *Sur Catherine de Médicis*, « Les Deux rêves », confirme la fatalité de l'histoire, en voyant dans la Révolution et dans la Terreur la continuité et l'achèvement de la Saint-Barthélemy. Reprenant la thèse selon laquelle que « [l]es massacres de la Révolution répondent aux massacres de la Saint-Barthélemy » (*CH*, XI, 171), et rappelant les liens entre la Réforme, la Révolution et la République⁴, Catherine insiste sur l'instrumentalité et l'inévitabilité matérialistes de la violence : « Les vérités ne sortent de leur puits que pour prendre des bains de sang où elles se rafraîchissent » (*CH.*, XI, 453). Là encore, donc, la violence engendre des idées et les idées se matérialisent dans la violence lors d'un processus qui dépasse les personnages individuels, qu'il s'agisse de Catherine ou de

¹ Sur les compromis et les atteroiements de Catherine, voir Mack P. Holt, *The French Wars of Religion 1562-1629*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 52, 198. Holt note aussi que Catherine meurt tout doucement à Blois le 5 janvier 1589 pendant que le chaos règne à Paris (p. 132) : sa politique de réconciliation n'a rien résolu.

² Leonie Frieda, *Catherine de Medici*, London, Phoenix, 2003, p. 452.

³ D'après Mariella Di Maio il y a un parallèle entre l'analyse balzacienne de l'Histoire, mystique et matérialiste, et les moyens très semblables dont se servent les Ruggieri (« Catherine et Robespierre : Machiavel expliqué par Balzac », in *Une liberté orageuse. Balzac—Stendhal, Moyen Âge, Renaissance, Réforme*, resp. Michel Arrous et al, Paris, Eurédit, 2004, p. 428).

⁴ Pour les rapports entre la Réformation et la République voir *CH*, XI, 216 et pour des analogies entre les politiques de Calvin et Robespierre, *ibid.*, 337, 339.

Robespierre qui, lui aussi, n'en est que le porteur et l'instrument : « Cet homme, en apparence froid et compassé, semblait contenir en lui-même un foyer secret dont la flamme agissait sur nous » (CH, XI, 448) – et cela d'autant plus qu'il reste « pur », « l'Incorruptible », et encore plus désintéressé que Catherine. Car, selon Ruth Scurr, il s'agissait dans la Révolution de Robespierre non pas d'hommes mais de principes¹, et pour Slavoj Žižek, Robespierre vit « la "révolution" comme une force extérieure et menaçante² ». Cette extériorité de la Révolution et cette inévitabilité de la violence vont de pair, d'ailleurs, avec la dialectique matérialiste qui, selon Alain Badiou, « assumera sans joie particulière que jusqu'à présent aucun sujet politique ne soit parvenu à l'éternité de la vérité qu'il déploie sans des moments de terreur³. » Une fois que, dans le deuxième rêve, le médecin Marat détruit, dans un corps gangrené, l'univers invisible des microbes, la boucle est bouclée : le personnage historique se fait explicitement instrument – se fait bistouri – dans une réunion de violence et de matérialisme politique et social et historique.

Avant d'esquisser quelques conclusions sur les rapports entre le matérialisme et la violence balzaciens tels qu'ils se manifestent dans *Sur Catherine de Médicis*, jetons un coup d'œil rapide sur une deuxième étude philosophique où se conjuguent violence et révolution et les débuts de la Terreur, *Le Réquisitionnaire*. Car ce qui caractérise *Le Réquisitionnaire* est une violence que peut provoquer n'importe quel événement – comme l'achat d'un lièvre -- ou n'importe quelle parole – comme l'aveu d'une visite – car, en province tout au moins, tous ces événements et toutes ses paroles sont enregistrés et maintes fois ressassés et commentés. Il s'ensuit que là où même un tapis battu « devint une pièce à l'appui des romans que tout le monde bâtit » (CH, X, 1110), la menace de violence, tout en se matérialisant dans des gestes et des paroles, s'accroît et se propage sans entraves. Le moment historique et le contexte géographique et social du *Réquisitionnaire* permettent à la violence et à la menace de violence de prendre appui dans un mélange d'inéluctable et d'arbitraire qui fait que la violence acquiert son propre dynamisme et sa propre dynamique. Le mélange d'arbitraire – où un mot (ou un silence) peut envoyer à la mort⁴ – et d'inéluctable – la Terreur vise les aristocrates – fait de la violence une force à la fois matérialiste et automotrice. La violence n'a plus besoin de s'expliquer. Elle ne fait que sévir, s'étendre et s'accroître.

Il s'ensuit que la conclusion du *Réquisitionnaire* n'a pas non plus besoin de s'expliquer car elle ne fait que matérialiser, une fois de plus, le mélange d'arbitraire et de nécessaire qui se véhicule dans la violence automotrice. Préparée à la fois par la violence globale qui pèse sur les aristocrates et par la violence individuelle d'une « première atteinte [qui] avait failli la tuer » (CH, X, 1119), la mort de Mme de Dey n'a guère rien d'inexplicable, vu l'inéluctabilité et l'arbitraire de la violence elle-même. Qui plus est, étant données les circonstances historiques et sociales, le fait que la mort de la mère survienne au même moment que la fusillade du fils ne fait qu'entériner la thèse d'une violence à la fois arbitraire et nécessaire, donc matérialiste, chez Balzac. Quelque tragique que soit la mort de Mme de Dey, elle n'est que le complément visible et prévisible de celle, d'autant plus prévisible, de son fils, car le fils a déjà été capturé et se trouve pourchassé par les troupes révolutionnaires. Ces morts figurent donc ce que Catherine de Médicis appelle « l'anneau visible d'une chaîne inconnue ». Ou, plutôt, de plus en plus connue. Car ces morts constituent des anneaux visibles dans une chaîne

¹ Ruth Scurr, *Fatal Purity. Robespierre and the French Revolution*, London, Chatto & Windus, 2006, p. 282.

² Slavoj Žižek, *Robespierre : entre vertu et terreur*, Paris, Stock, 2008, p. 25.

³ Alain Badiou, *Logiques des mondes. L'être et l'événement 2*, Paris, Seuil, 2006, p. 98. Cité par Žižek, *op. cit.*, p. 12-13. Sur l'évolution des opinions de Balzac sur Robespierre, voir Patrick Berthier, « Balzac et Robespierre », *L'Année balzacienne*, 1990, p. 29-50. Selon Berthier, le jugement final de Balzac serait plutôt négatif car Robespierre semble passer du côté d'Abel à celui de Caïn (*ibid.*, p. 50).

⁴ Voir Philippe Berthier, « Notice au *Réquisitionnaire* » in *Balzac. Nouvelles*, Paris, Garnier-Flammarion, 2005, p. 156.

violemment matérialiste que des textes comme *Le Réquisitionnaire* et *Sur Catherine de Médicis* ne cessent de nous faire connaître et reconnaître.

Que conclure donc de cette trop brève analyse du matérialisme historique et de la violence matérielle présentés dans *Sur Catherine de Médicis* et *Le Réquisitionnaire* ? Illustrant, sans doute, l'incompatibilité relevée par Aude Déruelle entre les écritures balzaciennes du passé et le projet réaliste¹, le matérialisme historique de Balzac ici semble avoir très peu à voir avec le matérialisme dialectique marxiste, qui chercherait à démasquer la violence du pouvoir économique afin de préparer une prise de conscience et une société nouvelles². Quelque révolutionnaires que soient les propos de Calvin dans *Sur Catherine de Médicis*, il ne cherche nullement à se faire l'antithèse d'un système capitaliste avant la lettre et, comme nous l'avons déjà vu, Christophe va dans le sens contraire en se convertissant à la fin au catholicisme et aux valeurs bourgeoises. Le fait que Catherine cherche à faire oublier l'origine des Médicis, « venus, disaient les uns, d'un médecin, et, selon les autres, d'un riche droguiste » (*CH*, XI, 277), ne l'empêche pas de se concilier les grâces de la bourgeoisie (tels les Lecamus) comme le fait, d'ailleurs aussi, pour d'autres raisons, Mme de Dey qui va « jusqu'à feindre de l'avarice pour plaire [aux] esprits calculateurs » de Carentan (*CH*, X, 1113) et qui trouve dans un vieux négociant un confident et un ami sympathique et véritable (*CH*, X, 1111). La violence dans *Sur Catherine de Médicis* et *Le Réquisitionnaire* ne s'inscrit donc nullement, même *a contrario*, dans une diachronie ou dans une téléologie marxistes.

Si la violence de ces textes ne véhicule nulle téléologie en ce sens, la violence ne fait que se répéter sans offrir d'échappatoire vers un monde meilleur. Car même si la violence dont souffre Christophe lui évite celle de la Saint-Barthélemy et prépare le re-fondement de sa dynastie dans un hôtel qui existe toujours à Paris, cet hôtel est pillé à la Révolution et se trouve fortement endommagé depuis (*CH*, XI, 373). Les valeurs de la famille Lecamus ne survivent d'ailleurs plus que grâce à l'individualisme moderne et chez « le bourgeois moderne » qu'est le falot Oscar Husson dans *Un début dans la vie* (*CH*, I, 887). Devant un tel manque de progrès ou de rédemption, il s'avère que la violence est une dynamique et un enchaînement de forces qui, comme on a déjà vu, tournent sans cesse et que les personnages arrivent moins à instrumentaliser la violence qu'à s'en faire eux-mêmes les instruments – qu'il s'agisse des idées et des paroles disséminées par Calvin, de l'idée fixe de Catherine, des instruments de torture utilisés avec Christophe ou même du bistouri qui dévoile un millier de bêtes ennemies dans un membre malade – ou, bien sûr, cet instrument qui l'emporte sur tous les autres – la guillotine – dans ce que Philippe Berthier appelle « l'ombre portée de la guillotine » dans *Le Réquisitionnaire*³. Car, selon Charles IX, « [o]n tue les hommes, on ne tue pas des mots ! » (*CH*, XI, 413) et même si Laurent Ruggieri croit aux « transformations de la matière » (*CH*, XI, 430), cette croyance se trouve infirmée par le machiavélisme de Ruggieri et par la crédulité de Charles. Il semblerait donc que les textes étudiés ici ne font que renforcer la vision évoquée dans *Le Père Goriot*, du « char de civilisation, semblable à celui de Jaggernaut » qui broie tout ce qui enraie sa roue afin de continuer « sa marche glorieuse » (*CH*, III, 50). Ce manque d'avenir se trouve d'ailleurs renforcé par la maternité mortifère dans les deux textes – que ce soit la maternité qui se détourne de ses fils peu aimés pour se reporter sur la nation chez Catherine⁴ ou la maternité qui se détourne d'un mari vieux et jaloux pour se

¹ Aude Déruelle, « En marge du projet réaliste : Les écritures du passé chez Balzac », in *Une liberté orangeuse*, *op. cit.*, p. 17-31.

² Voir Georg Lukács, *History and Class Consciousness. Studies in Marxist Dialectics*, London, Merlin Press, 1968, p. 224. Voir toutefois la citation de Wurmser ci-dessus.

³ Philippe Berthier, *op. cit.*, p. 156.

⁴ Selon Michael G. Paulson, « Ce qui nous frappe et nous paraît diabolique chez cette reine, c'est le peu d'amour ou l'insensibilité qu'elle éprouve ou manifeste envers ses enfants » (« Catherine de Médicis : femme diabolique ou femme politique ? », in *Une liberté orangeuse*, *op. cit.*, p. 441).

reporter sur un fils trop aimé chez Mme de Dey. Dans les deux textes, le personnage principal est une mère veuve sans enfant(s) qui s'inscrirait donc dans la durée mais dans une durée qui ne fait que se répéter – une durée sans progéniture et donc une durée sans finalité et sans résurrection possibles. Une durée qui, empêchée de générer autrui, se limite à l'auto-génération et, là encore, à une perpétuelle automotricité.

Mais – car, encore une fois, il y a toujours un « mais » chez Balzac – on peut toujours affirmer que cette maternité, combien dévoyée et mortifère, peut être néanmoins récupérée et remise en valeur par une autre maternité et par une maternité autre – par celle de Balzac lui-même, comme, pour Nicole Mozet, la « maternité des masses » à la fin du *Curé de Tours*¹. Tout en soulignant la maternité mortifère de Catherine de Médicis et de Madame de Dey, Balzac assume, à sa façon, la maternité plus libre, plus positive et plus ouverte de ses propres créatures et de sa propre progéniture. La violence véhiculée par les deux veuves, comme celle des textes où elles s'inscrivent, peut donc être mise au compte d'un Balzac fataliste qui, comme le narrateur chez Diderot, n'est fataliste que dans la mesure où le fatalisme lance ou relance sa propre histoire. Ce qui est écrit là-haut peut être réécrit ou relu ici-bas. Quelque irrésistible que soit le matérialisme historique chez Balzac, il peut toujours l'arranger à sa guise en tant que romancier et historien. Écoutons encore une fois Ruggieri : « Sans compter la certitude de mes calculs, nous allons y mettre ordre » (*CH*, XI, 316). Quelle que soit donc la soi-disant inéluctabilité de la violence, il semble qu'on peut toujours la remanier, la revoir ou la rendre autrement². De la même manière que la maternité avortée de Catherine de Médicis est dédommagée par le matérialisme mystique de Laurent Ruggieri, la maternité avortée de Mme de Dey est dépassée par « les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace » (*CH*, X, 1120) du matérialiste visionnaire qu'est l'homme de plume Balzac³.

Owen HEATHCOTE
Université de Bradford

¹ Voir Nicole Mozet, « *Le Curé de Tours, un espace œdipien ?* », in *L'Œuvre d'identité. Essais sur le romantisme de Nodier à Baudelaire*, resp. Didier Maleuvre et Catherine Nesci, Université de Montréal, Département d'Études françaises, 1996, p. 27. Ainsi que le montre Kyoko Murata, lors d'une discussion de la féminisation et de la maternalisation de Vautrin, « la création artistique s'attache étroitement à la maternité plutôt qu'à la paternité » (*Les Métamorphoses du pacte diabolique dans l'œuvre de Balzac*, Osaka, Université Préfectorale d'Osaka, 2003, p. 284).

² Il serait possible de voir ce remaniement de deux façons différentes – soit d'envisager *La Comédie humaine* et surtout les *Études analytiques* comme « une sorte de projet de sauvetage de l'homme et de la société » (René-Alexandre Courteix, *L'Humanitarisme, hypocrisie de la société moderne ? La vision prémonitoire de Balzac*, Paris, L'Écritoire du Publieur, 2006, p. 12) soit de voir les œuvres de Balzac comme la recherche d'une société « du moindre mal » sans sujet, ce qui complèterait et contrecarrerait la malfaisance d'une violence sans sujet élaborée ici. Voir Jean-Claude Michéa, *L'Empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale* (Paris, Climats, 2007, p. 106). Je remercie vivement Nathalie Preiss de m'avoir signalé cet ouvrage et de ses éventuelles résonances pour l'évaluation de la violence chez Balzac.

³ Sur « l'aveu d'échec » de l'auteur et l'« espérance d'une réforme par le grand homme de plume » évoqué dans l'édition Souverain de *Sur Catherine de Médicis*, voir Aude Déruelle, « Un tournant de la politique balzacienne : L'Introduction à *Sur Catherine de Médicis* », in *Balzac et le politique*, Boris Lyon-Caen, Marie-Ève Thérenty (éd.), Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2007, p. 55.